

*Contribution à l'histoire de 3 villages
Ivoz, Ramet et Ramioul
(entité de Flémalle)*

par Alphonse Delagoen



Ivoz-Ramet

Autour de Marcel Séré (1912-2000)

Bourgmestre de 1953 à 1970

première partie : avant sa naissance jusqu'à la guerre 40 - 45

*En hommage à Marcel Séré, notre "bonpa", un 2ème père pour moi.
Un humaniste qui croyait aux valeurs de la tolérance, de la liberté de
pensée et qui espérait un futur meilleur pour l'homme et l'humanité.*

En préambule

Il n'existe pratiquement pas d'ouvrage décrivant l'histoire des 3 villages de l'ancienne commune d'Ivoz-Ramet.

Elle était composée de trois seigneuries dont le territoire a été rassemblé, à la fin de l'ancien régime, sous l'autorité de la république française, en une seule commune qui sera dénommée Ramet, ensuite Ramet-Yvoz, puis Yvoz-Ramet au 19e siècle, et enfin Ivoz-Ramet, sous l'ère du Bourgmestre Marcel Séré, après la guerre 1940-1945.

En remontant le temps, on trouve dans les archives de l'état ou de familles, ainsi que dans certaines revues et chroniques, des bouts d'histoires, avec des mentions de personnages.

Il me semble intéressant, pour la bonne connaissance de notre passé, de les rassembler et de les développer par d'autres recherches et de précisions sur les faits.

Je n'ai, que la prétention d'avoir mis en valeur, certains écrits du passé. Je les propose à la lecture des personnes intéressées par l'histoire.

On ne le dira jamais assez, conserver les traces du passé est important. D'eux nous pouvons envisager notre futur, en toute connaissance de cause des erreurs déjà commises.

Alphonse Delagoen

Autour de Marcel Séré (1912-2000)

première partie : avant sa naissance jusqu'à la guerre 40 - 45



Difficile pour moi, de parler d'un être cher, que l'on a bien connu et apprécié. Nous avons, bien entendu, des échanges familiaux, mais aussi philosophiques, sur tous les sujets, et plus particulièrement sur l'art, lui pour la peinture, moi pour la photographie. Nous échangeons nos points de vue artistiques. A ce sujet, je me souviens avec émotion, de notre visite de Paris : ville lumière, où il avait étudié, aux beaux arts, pour peaufiner et améliorer sa peinture. Mais en dehors de sa vie privée, évoquée dans ce cahier, il y a sa vie publique qui mérite toute notre attention ... historique.

Après tout, il est normal, en essayant de rester objectif, de décrire son histoire telle que je la connais et dont j'ai retrouvé des traces écrites (... et dessinées). Cela me donne l'occasion, notamment, de raconter ses "faits d'armes", car de son vivant il ne souhaitait pas trop parlé des horreurs de la guerre, ni de ses actions menées avec son groupe de résistants, actes de bravure qui ont été reconnus. Il y a perdu son meilleur ami, pendu par les pieds jusque mort s'en suive ! Il me disait, avec affection, en pensant à ses petits enfants, qu'il espérait que nous verrions un monde meilleur ! Hélas, ce n'est pas toujours le cas !

Le contexte dans lequel il a vécu.

Qu'est-ce qui façonne un être humain : certainement son lieu de naissance, sa famille et le contexte social et environnemental dans lequel il vit, mais pas seulement !

C'est souvent à l'adolescence, après l'âge de 12 ans que l'on acquière des expériences heureuses ou malheureuses qui forgent le caractère, mais également, qui nous permettent d'affiner nos convictions. Il faut dire aussi que la lecture de livres, autres que religieux, est nettement plus facile au 20ème siècle qu'aux siècles antérieurs. On le constate dans l'enseignement qui a bien évolué depuis la fin du 19ème siècle. Au 20ème, on se forge et on apprend à établir sa propre opinion, du moins dans la plupart des écoles.

Tel est le contexte dans lequel Marcel Séré a vécu. S'il est devenu un libre-penseur athée, c'est d'abord à sa famille maternelle qu'il le doit, mais pas seulement. Ses lectures d'écrits d'auteurs, plus révolutionnaires ont joué également un rôle. Il faut dire que la pensée moralisatrice et religieuse a dominé la société jusqu'au moins la révolution industrielle. Sa naissance en 1912, est finalement une date charnière de l'évolution de l'homme moderne.

Ses actions et ses écrits, au cours de sa vie, nous démontrent son besoin d'aider les autres, et il s'inscrit naturellement dans les mouvements de gauche de l'époque : un de ses écrits "lettre à un jeune" résume bien "les conditions d'existence matérielle et morale de la classe ouvrière".

"... Ton grand-père est né en 1874, d'un père qui descendait "è beur" (à la mine), Une enquête officielle réalisée peu avant sa naissance établit qu'on comptait à cette date, au travail dans les charbonnages de sa région : 40 enfants de 8 à 10 ans; 2327 enfants de 10 à 12 ans. En 1886, année qui porte dans notre histoire sociale l'appellation "d'année terrible", ton grand-père avait 12 ans. Il y avait déjà quelques années qu'il travaillait au charbonnage, accompagnant son père, dans le petit matin froid, chaussé de sabots, mal vêtu, mal nourri, mal réveillé... Il devait avoir un souvenir vivace des événements de cette année terrible ⁽²⁾, qui obligerent les classes possédantes et gouvernantes à découvrir la question sociale, à la lueur des incendies ... Le Ministre Woeste ⁽¹⁾ dut reconnaître que les rapports avaient révélés "des plaies dont on n'avait pas idée".

Je résume, comme il l'a fait, mais en adaptant son texte, pour parler de ces plaies :

Le logement des familles ouvrières était souvent insalubre et ne comportait qu'une chambre, bien souvent les enfants dormaient sur la terre battue. Pour la nourriture : essentiellement des pommes de terre et du pain noir. Le dimanche seulement, certains pouvaient consommer un peu de viande ou de charcuterie ... les conditions d'existence étaient à la limite d'une vie animale. La mortalité était effrayante ... et la plupart des ouvriers étaient illettrés.

Sur les événements de mars 1886, le Conseil communal de Ramet-Yvoz se réunit en urgence, comme la loi le lui permet, le 15 avril 1886, sous la présidence du Bourgmestre Degive⁽³⁾ (libéral). Le seul point à l'ordre du jour est sur "l'utilité qu'il y aurait à obtenir une brigade de gendarmerie dans la commune". Voici cette délibération, assez explicite :

Considérant

1° - Qu'en présence des événements qui ont éclaté dans le bassin de Seraing, dans ces derniers temps et du danger de les voir se renouveler, il est indispensable que le Bourgmestre puisse disposer immédiatement, en cas d'émeute ou d'attaque par des étrangers (note: il s'agit d'habitants domiciliés hors de la commune), d'une force suffisante pour assurer le respect des propriétés.

(1) En octobre 1847, Charles Woeste entra à l'Athénée royal de Bruxelles. Il fit ses études supérieures à l'Université libre de Bruxelles et en sortit en 1858 avec le titre de docteur en droit. Il est membre de la Chambre des représentants de 1874 à 1920, ministre de la Justice du 14 juin 1884 au 22 octobre 1884. Il est nommé ministre d'État le 15 novembre 1891 et est créé "Comte" le 23 mai 1914. Il est également fait bâtonnier de l'ordre des avocats à la Cour de cassation en 1890. Son père était un ambassadeur de Prusse en Belgique et un protestant convaincu, mais Charles Woeste fut catholique conservateur. Charles Woeste fut l'homme fort du catholicisme politique dans le dernier quart du XIXe siècle et conserva une très nette influence jusqu'à la guerre 1914-1918.

(2) On peut lire dans les journaux de l'époque (relevé par F. Van Kalken (1881-1961) historien belge, professeur à l'université libre de Bruxelles : "Le samedi 20 mars 1886, une nouvelle inquiétude vient s'emparer des Liégeois : la grève des houilleurs a éclaté dans le bassin de Seraing. Dès le 18, des ouvriers du charbonnage de la Concorde, au nord-ouest de Jemeppe, étaient entrés en conflit avec leur direction pour s'être fait remonter avant l'heure habituelle et ce en dépit des ordres de leurs porions (Gazette de Liège du 21 mars). Le 19, la population ouvrière était restée calme, malgré la distribution d'une profusion de tracts anarchistes (Indépendance belge du 21). Le 20, au contraire, aussitôt la paye de quinzaine distribuée, les houilleurs cessent le travail, de Tilleur à Flémalle sur la rive gauche de la Meuse, d'Ougrée à Seraing sur la rive droite. La grève ne découle pas directement des affaires du 18. Plusieurs directeurs de charbonnages l'avaient prévue et avaient, dès le début du mois, fait mettre en lieu sûr leurs provisions de dynamite. Que veulent les ouvriers ? Leurs délégués le diront, dans une conférence tenue le 20, à Flémalle, avec le bourgmestre Jacquemin, le commissaire d'arrondissement Demarteau et quelques autorités techniques. Il n'est pas question de se solidariser avec les anarchistes du 18 ; bien au contraire, leurs excès sont énergiquement réprochés. Les houilleurs demandent un relèvement de leurs salaires récemment réduits, une réduction de la journée de travail (journée de treize heures !), la remontée des hommes, le travail terminé, sans qu'ils aient à attendre, ruisselants de sueur et grelottants dans les courants d'air humides, que toute l'équipe ait accompli sa tâche."

(3) Léon Jean Joseph Degive est né à Hermalle, le 24 juin 1840 ; Bourgmestre d'Ivoz-Ramet de 1879 à 1889 et membre du conseil provincial. Il décède à Ivoz-Ramet, le 9 novembre 1917. La maison de maître, le restaurant actuel "le Vieux Cellier" chaussée d'Ivoz était sa demeure principale.

2° Que la population de la commune est de 3215 habitants, ouvriers d'établissements pour la plupart.

3° Qu'en cas d'atteinte à la liberté du travail par des émeutiers venant d'un autre point du bassin (ainsi que cela à eu lieu pendant les dernières grèves pour les houillères d'Yvoz), le Bourgmestre doit pouvoir faire protéger les points menacés.

4° Que la commune de Ramet-Yvoz, située entre les trois communes industrielles de Seraing, d'Engis et de Flémalle est tout particulièrement exposée aux attaques de l'espèce.

5° Une brigade de gendarmerie qui serait casernée à l'entrée de Seraing, c'est à dire au centre de l'agglomération des cristalleries du Val Saint-Lambert et des houillères de Marihay défendrait à la fois les dits établissements, la commune toute entière et le Pont du Val Saint-Lambert.

6° Qu'il est sérieusement question d'augmenter l'effectif du corps de Gendarmerie à Seraing, que la caserne de Seraing deviendra insuffisante, que du reste il est plus prudent de faire résider en différents points du périmètre menacés les hommes composants cet effectif, que la commune de Ramet-Yvoz dispose d'un local convenable sous ce rapport;

Décide à l'unanimité (voir le texte sur l'extrait ci-dessous signé Beaufort et Degive)

*Décide à l'unanimité
Qu'il y a lieu de solliciter la création
d'une brigade de Gendarmerie à fins de résidences
sous les communs et de mettre à sa disposition
le local dont il est question ci-dessus.
En séance à Ramet jusqu'à 8 heures.
Le Secrétaire Le Bourgmestre
H. Beaufort Degive*

Au sujet des droits politiques dans sa "lettre à un jeune", Marcel Séré écrit :

... Nul doute que la constitution en 1885, du parti ouvrier belge, a dû éveiller l'espoir de l'adolescence de ton grand-père. Il a dû certainement dû entendre la lecture du "Cathéchisme du peuple" d'Alfred Defuisseaux ⁽⁴⁾. Il a suivi les meetings organisés pour conquérir le suffrage universel. S'il a participé au défilé des 13000 mineurs, le 15 août 1887, il a dû fréquemment raconter à ton père le souvenir de cette journée.

(4) Alfred Eloi Nicolas Defuisseaux, né à Mons le 9 décembre 1843 et mort à Nimy le 11 novembre 1901, est un avocat et un homme politique socialiste et républicain belge. Avocat comme son frère Léon, Alfred est l'auteur du pamphlet rédigé sous forme de dialogues qui, distribué à 200.000 exemplaires au début de l'année 1886, doit contribuer à la mobilisation des masses en faveur du suffrage universel. Son initiative est cependant largement débordée quand éclate l'insurrection spontanée du « printemps wallon » de 1886. Accusé d'en être l'un des instigateurs, Alfred Defuisseaux – qui s'est réfugié en France – est condamné à six mois de prison. Persuadé que seule la grève générale immédiate peut permettre l'émergence du suffrage universel et de la république, il entre en désaccord avec le POB naissant et crée le Parti socialiste républicain (1887). Affaibli par les manœuvres de la gendarmerie et de la Sûreté de l'État, le PSR finira par intégrer le POB et, en 1894, lors des premières élections législatives au suffrage universel masculin tempéré par le vote plural, le tribun Defuisseaux est l'un des 28 premiers députés socialistes, tous élus en Wallonie. De retour au pays, l'ancien ténor du Barreau de Mons siègera à la Chambre jusqu'à sa mort, en 1901. (extrait de "connaître la Wallonie" portail de la région wallonne).

Et le 1er mai 1892, ton grand-père n'est pas descendu dans la bure, car il s'est mis en grève. Et malgré les privations et la misère, lui et ses camarades de travail ont tenu bon pendant 3 semaines. Ils venaient de remporter une grande victoire politique. Le parlement acceptait de réviser la constitution pour octroyer aux travailleurs un certain droit politique, celui de participer pour une part congrue, à la désignation des membres de la Chambre des représentants. Ils venaient d'obtenir le droit de vote (partiel). Mais l'année suivante, il dut encore suivre le mot d'ordre de la grève générale pour que le système du vote plural soit substitué à l'ancien système censitaire, qui n'accordait que le droit de suffrage qu'à l'argent. Enfin le 14 octobre 1894, ton grand-père et ses camarades pouvaient voter pour la première fois, il pouvait déposer dans l'urne, un bulletin de vote. Les Messieurs, ses patrons du charbonnage entre autres, disposaient eux de trois bulletins de vote ! A cette élection législative les socialistes⁽⁵⁾ obtiennent 20 % des suffrages exprimés et compte 28 députés.

La grève générale de 1902 laissa 8 morts sur le pavé.

La gendarmerie tira à Bruxelles, le samedi 12 avril - 2 morts ;
et à Louvain, le 18 avril, 6 ouvriers tombèrent sous les balles
de la Garde Civique et 14 furent blessés !



(5) Le PS naît donc en 1885 sous le nom de POB (Parti Ouvrier Belge) à la suite du congrès de Bruxelles au café Le Cygne sur la Grand-Place réunissant plusieurs associations ouvrières du pays dont, pour Liège, l'Union Démocratique qui constituera le socle de la Fédération liégeoise du POB en 1891. Ces associations sont aussi bien des organisations politiques que syndicales, mutualistes ou coopératives, ces branches ne se séparant qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale tout en continuant à collaborer dans l'Action commune. Les débuts du POB ne sont pas faciles du fait d'une division avec les anarchistes illustrée par les émeutes de 1886 qui prirent naissance à Liège. Le principal combat du POB sera d'abord celui de l'obtention du suffrage universel à la place du suffrage censitaire basé sur la fortune. Il organise pour ce faire trois grèves générales : 1893, puis 1902 et 1913, ce à quoi s'ajoutent la fusillade devant la Maison du Peuple La Populaire à Liège en 1912. La première grève aboutira au vote plural (certains peuvent cumuler jusqu'à trois voix) qui donnera lieu à l'élection des vingt-huit premiers députés socialistes dont six liégeois. Ce n'est que suite à la boucherie de la Première Guerre mondiale, en 1919, que sera obtenu le suffrage universel, comme bon nombre d'avancées sociales, la mise en place d'un gouvernement d'union nationale avec l'entrée pour la première fois au gouvernement du POB de 1916 à 1921 aidant. Même chose après la Seconde Guerre mondiale. Le suffrage universel ne sera d'abord valable que pour les hommes de plus de 21 ans. Hormis quelques exceptions, les femmes ne pourront voter que pour les élections communales et provinciales mais seront éligibles à toutes. C'est ainsi que sera élue en 1929 la première Députée socialiste en la personne de la liégeoise Lucie Dejardin. Leur droit de vote sera complet en 1948. Entretemps, en 1925, le POB devient pour la première fois le premier parti du pays. - texte tiré de "ALPHAS Atelier Liégeois pour la Promotion de l'Histoire et des Archives Sociales".

La mère de Marcel Séré, Marcelle Decefawe était éduquée. On le remarque dans ses écrits. Nous avons retrouvé des cartes postales qu'elle envoyait, à sa famille et à ses proches, qui prouvent qu'elle avait certainement terminé brillamment son école primaire. La plupart des enfants des ouvriers ne fréquentaient pas l'école primaire ! (obligation seulement en 1914)

Marie Constantine "Marcelle" Decefawe est née à Yvoz-Ramet, le 1er mai 1892

Son père : Léonard Joseph Decefawe, né à Chokier le 5 novembre 1846, houilleur, est décédé à Yvoz-Ramet le 3 mars 1922

Sa mère : Marie Joséphine Louvegny née le 8 juin 1851 à Ramet-Yvoz, journalière, est décédée à Yvoz-Ramet le 10 janvier 1930. Elle est issue d'une ancienne famille de la commune (Lovigny - Louvigny - Louvegny). "Marcelle" était la benjamine des 5 enfants des Decefawe-Louvegny.



Debout à gauche Léonard Decefawe et à droite sa fille "Marcelle" Decefawe - Marcel Séré et assise sa grand-mère Marie Joséphine Louvegny.

Coll. de l'auteur

Si Marcelle Decefawe s'est mariée à 20 ans, c'est pour régulariser la situation : elle était enceinte du fils de la famille, chez qui elle travaillait : elle a épousé Séré Frédéric, le 3 février 1912 et Marcel Henri Séré est né le 16 février 1912.

Apparemment, Marcelle a quitté son mari assez tôt pour revenir avec son fils, vivre chez ses parents, dans la maison qu'ils avaient construite rue du Moulin. En mitoyenneté, le frère de Léonard avait construit une maison équivalente. Ces deux maisons existent toujours. Marcelle fut une des premières divorcées de la commune le 27 mai 1922. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, c'était encore "inconvenant" de divorcer (influence de la religion).

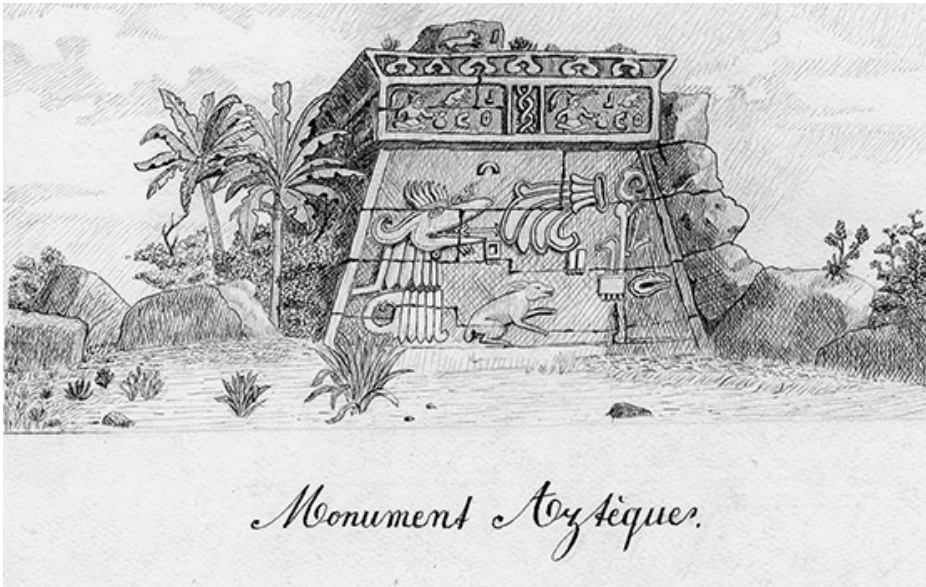
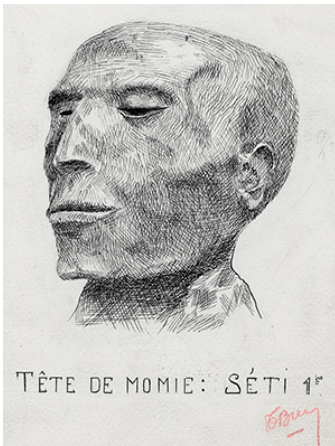
Marcel Séré a vécu son enfance dans une grande famille, avec ses grands-parents maternelles, ses oncles et tantes, ainsi que ses cousins et cousines.

Après l'école primaire, il fréquente l'athénée de Seraing, où notamment il suit les cours de dessin. Il est doué pour cet art. J'ai retrouvé quelques dessins de cette époque dans des cahiers de 2e et 3e années moyennes. On peut dire qu'il avait le coup de crayon, pour dessiner certainement d'après images. Il a étudié, les arts égyptiens, assyriens, indiens et autres. Quand il a été pensionné, il a voyagé avec son épouse, en Egypte, en Orient, en Amérique Centrale ... Ce n'est pas une coïncidence si les images de son adolescence lui ont donné envie de voir de visu, à l'âge adulte, ce qu'il avait dessiné jeune adolescent.

Sur la page suivante, je vous montre les principaux dessins sur lesquels je remarque chaque fois la mention "Très Bien" de la main du professeur. Cela montre encore son intérêt majeur pour cet art, durant toute sa vie. Nous en reparlerons.

SERE No.
3^e Com.

Couverture de page du cahier de dessin de 3e année, et 3 dessins parmi d'autres



Ce dessin, grandeur d'une page A4 et intitulé, Monument Aztèque, est daté du 10 novembre 1928, il a 16 ans. Certainement, un travail à fournir pour le professeur.

Dans le double de son dossier pour l'Administration communale de Seraing, je retrouve la phrase suivante écrite de sa main : " Six années d'études terminées avec succès à l'Athénée de Seraing et divers diplômes pour d'autres études, attestent ma volonté de parfaire des connaissances générales, toutes mises au service de l'Administration".

Né en 1912, il a eu la poliomyélite pendant la guerre 14-18 et il s'est retrouvé avec une jambe plus courte et un pied droit déformé. Il a porté toute sa vie des souliers spéciaux, assez lourds et faits sur mesure, pour équilibrer la hauteur de ses jambes. Marcher lui était douloureux.



Sa grand-mère, Marie Joséphine Louvegny est décédée le 10 janvier 1830.

Il a dessiné et signé son portrait, de profil, le 20 septembre 1931. Je pense qu'il l'a réalisé de mémoire, en hommage à sa grand-mère et probablement lors de ses études aux beaux arts. Ci-dessous, je vous présente un autre dessin de sa grand-mère, retrouvé par hasard. Ce travail était pour le cours de dessin donc en 2e ou 3e année d'athénée.

Pour ce dernier il a aussi reçu la mention "Très bien".



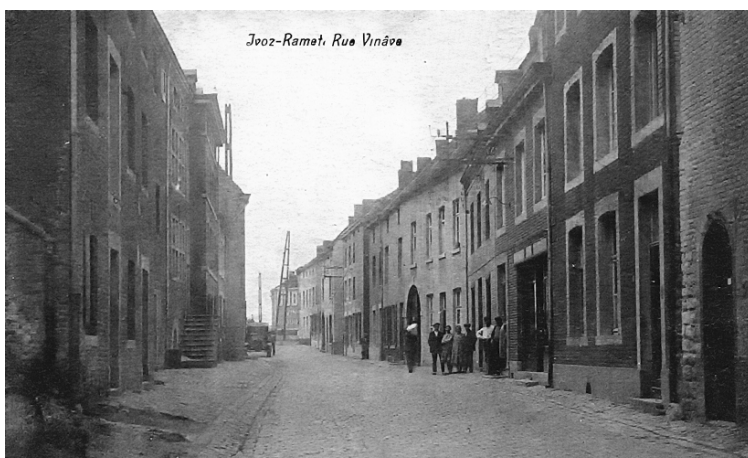
MÉMOIRES ... DE L'ENFANCE

Il a eu l'occasion, d'écrire une partie de ses mémoires (d'enfance) qu'il n'a jamais publié, à ma connaissance. C'est ainsi qu'il écrit, à l'instar de Jean Copaye (voir Cahier sur G. Dubois) sur le vieux Yvoz et notamment sur le **VINAVE**, l'actuelle chaussée d'Ivoz :

.... Où sont-ils ces écoliers en sabots, qui durant la guerre 1914-18, passaient dans le Vinave pour aller à la vieille école d'Ivoz ? Combien de fois y sont-ils arrivés en retard, arrêtés, facinés, par le jeu de flammes, le bing-bang des marteaux martelant les fers rougis que les forgerons dans d'espèces d'antrès obscurs, où ombres et lumières valsaient, dansaient un ballet fantastique, hypnotisés par l'effort, l'habilité de ceux qui clouaient les fers aux sabots des chevaux énérvés, cerclaient d'un métal ardent une roue de chariot, provoquaient des volcans d'étincelles avec d'énormes soufflets attisant les foyers ..., les oreilles bruissantes des tintamarements; des hennissements, des cris des palefreniers, le tout baignant dans des bouffées d'odeurs fortes, mélange de crottins, d'urines, de vapeurs de fumées ? Seuls rescapés, quelques hauts portiques, entrées charretières d'auberges et de relais de diligences disparus, perpétuent un vague souvenir de la vie et des activités bruissantes de ce vieux quartier. Si du temps de nos 8 ans, les automobiles étaient encore très rares, les charrettes et chevaux toujours rois du pavé, ces images étaient bien faibles à côté de ce que nous racontaient nos grands-parents. Nos grands-parents, ces témoins de la guerre de 1870, de l'affaire Dreyfus, des premières révoltes ouvrières de 1886 et de leur répression sanglante, de l'exploitation et de la misère des travailleurs et de leurs femmes et enfants trimant quatorze heures dans les mines et verreries ... Nos grands-parents nous en contaient de ces souvenirs du siècle passé. Je les entends encore. C'était l'hiver, durant les longues soirées, la famille se serrait autour du poêle. Pour épargner le pétrole, on éteignait le vieux quinquet. Le couvercle du poêle à moitié soulevé laissait échapper des lumières chaudes qui virevoltaient avec les ombres sur les murs et les visages plongeant nos jeunes esprits dans un monde imaginaire à la fois merveilleux et effrayant.



Marcel 4-5 ans à l'école d'Ivoz (à gauche de la photo, contre la main de l'institutrice) 1916-1917. Le texte dit : "Aux Américains - Après la lutte pour le droit au travail - Pour les élèves de Philadelphie - Les enfants d'Ivoz" - Les Américains sont entrés en guerre contre l'Allemagne en avril 1917.



A gauche, la forge rue Vinave, photo datée de 1957 et à droite, une ancienne carte postale 1927-1928, c'est la rue Vinave en direction du Jeu. - Coll. de l'auteur



A remarquer, à gauche dans le fond de la carte postale, on retrouve la forge (escaliers) et plus loin une voiture. C'est celle garée devant l'immeuble de Joseph Wilmotte. C'est une automobile FN de 1925. La voici aussi sur une photo de cette époque - Coll. d'André Wilmotte.



La photo de droite, prise entre 1930 et 1940, montre la fin de la rue Vinave, à l'arrivée sur le Jeu. L'automobile est celle de Wilmotte Joseph car il habitait la maison en face. (coll. de l'auteur). Pour la petite histoire, l'apéritif Dubonnet était auparavant (1846) un remède contre la malaria, puis le créateur s'est aperçu que cette boisson était appréciée comme apéritif. La photo de gauche, provient de la collection d'André Wilmotte. Il m'a dit que la voiture de Joseph Wilmotte était une FN de 1930 et c'est bien la même voiture sur les deux photos. C'est la même comparaison que pour celle de 1925.

JEUNE GARDE SOCIALISTE, FAUCONS ROUGES

Marcel Séré s'inscrit naturellement aux jeunes gardes socialistes, dès l'âge de 14 ans. La plupart des affiliés voulaient simplement faire "quelque chose" contre la crise, contre le fascisme, pour la paix... Son ralliement à 14 ans est surtout basé sur les événements du passé. La jeune garde avait, en effet, vu le jour au lendemain de la répression brutale exercée par l'autorité militaire, contre les plébéiens insurgés des pays de Liège et de Charleroi. Les faits et le bilan tragique – plusieurs dizaines de victimes - tués et blessés – s'inscrivent pour longtemps dans la mémoire des prolétaires⁽⁶⁾ et notamment dans sa famille maternelle.

Déjà à 17 ans, dans le cadre du C.L.E.O. (centre local d'éducation ouvrière), il donnait des conférences à la maison du peuple située à la place François Gérard. Cela entrait parfaitement dans le cadre préconisé par la direction des J.G.S : "Nous voulons éduquer la jeunesse ouvrière (...). Nous la détournons des plaisirs frelatés que lui offre une société corrompue. Nous dénonçons le sport-spectacle, les petits journaux policiers, les revues 'bêbêtes', les films immoraux qui corrompent l'âme de la jeunesse..."⁽⁷⁾. A 18 ans, il crée avec son ami Gilbert Stiennon, un groupement de faucons rouges dans sa commune, le hameau d'Ivoz



Projet de dessin d'un en-tête de la section d'Ivoz des faucons rouges



J'ai pu sauver cette photo de négatifs très abimés. Un camp des faucons rouges installé sur l'Ourthe ou sur la Lesse.

Marcel est à gauche (en train de dessiner ?)



Dans le lot de négatifs retrouvés, une deuxième photo a pu être scannée. Au bord d'une rivière, un jeune devant lui, il est en train de lui expliquer ... certainement la nature. La photo de gauche, c'est la carte d'accès à un camp international, un rassemblement des faucons rouges, à Verneuil-L'étang France. (Cette carte est à fond rouge sur l'original)

(6) Marinette Bruwier, Nicole Caulier-Mathy, Claude Desama & Paul Gerin (dir.), 1886. La Wallonie née de la grève ?, Bruxelles, Editions Labor, 1990

(7) Alain Colignon - Les jeunes gardes socialistes ou la quête du graal révolutionnaire - Cahiers d'Histoire du Temps présent - n° 8 - 2001

A son décès, en l'an 2000, j'ai pu découvrir les nombreuses médailles attribuées à Marcel Séré.

le 05 juillet 1948 il reçoit une "Décoration civique – Médaille de 2ième classe pour les actes éclatants de courage, de dévouement ou d'humanité".

le 05 juillet 1949, il reçoit de nouveau une "Décoration civique – Médaille de 2ième classe avec barrette pour les actes éclatants de courage, de dévouement ou d'humanité".

Les médailles, lui appartenaient, mais pour quels faits de civisme et de courage ?

C'est un article, dans le journal du Monde du Travail, en date du 22 août 1946 qui me donne une partie de la solution, ci-contre cet extrait. Et plus tard, j'ai retrouvé un texte qu'il a écrit et qui concerne cet événement, je le résume :

Le 12 août 1946, un groupe de "jeunesses syndicales", après une

journée bien remplie, se baignait dans la Lesse, un peu en aval du château de Pont à Lesse, près des restes d'un pont démolé par les bombardements aériens. Près de ce pont, la Lesse était truffée de profonds entonnoirs dus aux bombardements. Deux jeunes filles et un garçon s'ébattaient à l'endroit interdit à la baignade. S'aventurant dans l'eau en ne sachant pas nager, les jeunes filles sentirent les bords d'un entonnoir s'ébouler sous leurs pieds et s'agrippèrent au jeune garçon qu'elles entraînaient dans leur descente. Heureusement le moniteur du groupe, les avait vus avant leur disparition sous l'eau. Bon nageur, mais sans prendre la précaution de prévenir les autres camarades, il plongea, commettant la fatale erreur de s'approcher du groupe qui se débattait dans le fond de l'eau. A son tour, il se faisait happer, accroché par des mains crispées qui serraient comme des tenailles et ne lâchaient plus.

Ainsi qu'il a pu le raconter ensuite, le moniteur parvint néanmoins à remonter une fois à la surface, grâce à un coup de jarret désespéré, avec le groupe rivé à lui et paralysant ses mouvements. Puis, ce fut de nouveau la descente, lente, par 3 ou 4 mètres de fond, avec ses luttes, ses efforts désespérés et vains. Trop rapide, personne n'avait vu sa remontée désespérée. A 40 mètres de là, les autres du groupe, riaient et s'amusaient ...

Le même jour, parti de la Rochette en vélo, une douzaine de Faucons rouges, suivaient en chantant les méandres de la même rivière et voulaient traverser celle-ci par des poutrelles posées sur ce qui reste des arches. Je m'engageais sur les poutrelles avec André Marcos. Le groupe nous regardait avancer prudemment et c'est là que j'ai constaté que des gens se noyaient là-dessous ! ... Nous avons plongé tous les deux, tout habillé, dans l'eau, nous dirigeant, avec précaution, vers les bulles d'air qui remontaient à la surface. Sous l'eau, c'était un amas invraisemblable de corps, de bras, de jambes, accrochés, crispés et grattant pour en sortir. Comme dans un vilain rêve, Nous avons nagé et tourné autour du groupe. J'ai réussi à attraper un bras qui passait devant moi. Le tenant fermement et avec l'aide André Marcos qui me tendait la main nous sommes arrivés à nager en trainant cette grappe, en direction de la rive, où les Faucons nous hissaient dehors. Crachements d'eau, giffles, frictions et quelques minutes plus tard, les 4 jeunes syndicalistes, revenus de loin, étaient hors de danger. --- C'est le ministre Vermeylen qui donna à Marcel Séré et André Marcos une distinction honorifique dont le brevet dit : Pour récompenser les actes éclatants de courage, de dévouement et d'humanité.

YVOZ-RAMET

**NOS FAUCONS ROUGES
N'ONT PAS FROID AUX YEUX**

Partis pour un camp de huit jours, sur les rives de la Lesse, les Faucons Rouges d'Yvoz-Ramet viennent d'avoir la chance de retirer de l'eau quatre personnes en fort mauvaise posture.

Des jeunes gens sachant peu ou pas nager, s'étaient risquées dans une baignade non loin de Pont-à-Lesse.

Certains perdirent pied et commencèrent à couler.

Le moniteur d'un groupe de l'endroit, se lança à l'eau pour les secourir, mais accroché par trois jeunes gens à la fois, les jambes immobilisées par l'un d'eux qui s'y était cramponné, il commençait à être dans une vilaine situation.

A ce moment passait justement le groupe des Faucons Rouges.

D'un coup d'œil la gravité de la situation est jugée.

Sans hésitation, tout habillé, deux dirigeants se jettent à l'eau. Quelques instants plus tard, la mêlée est dégaïcée et chacun se retrouve sur la rive.

Toutes nos félicitations aux sauveteurs.

Signalons que c'est le septième sauvetage que ce groupe inscrit à son actif.

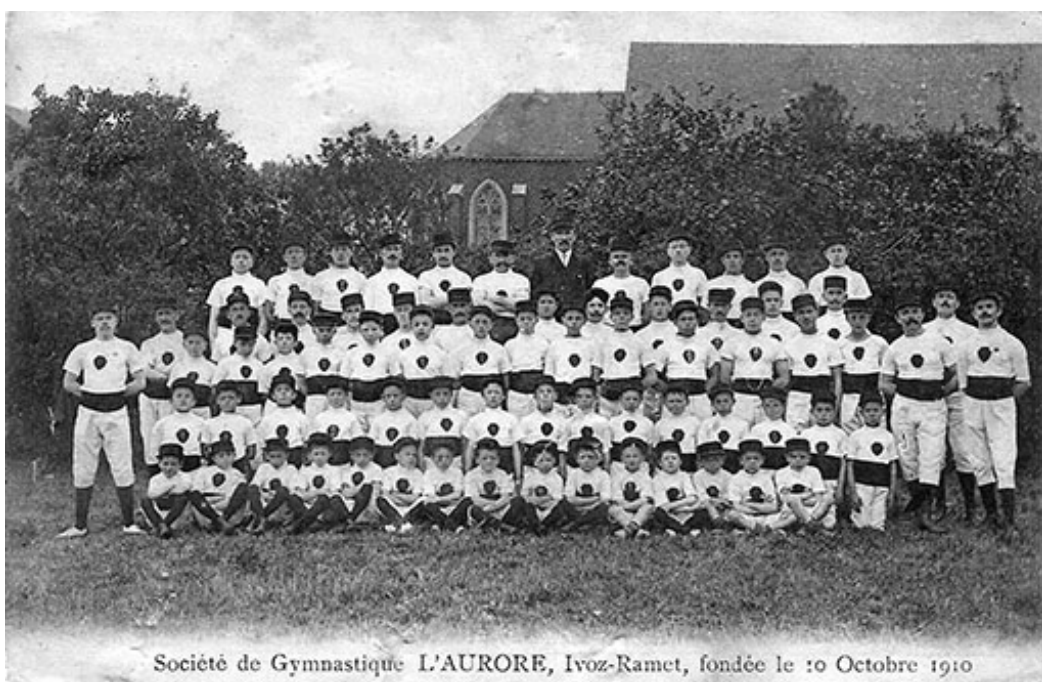
L'AURORE

A 18 ans, si pas avant, Marcel Séré fait partie du groupement l'Aurore de Seraing. Une société consacrée à la balle pelote. Malheureusement, à part les 2 photos qui suivent, je n'ai rien retrouvé au sujet de cette société, à part peut-être que "Aurore" est souvent un nom repris dans la Wallonie par des mouvements socialistes. Les photos sont de 1930. Marcel, debout à gauche au dernier rang (sur la photo de gauche), figure à droite, debout, sur l'autre photo. Je me suis demandé qui a pris ces photos. C'est peut-être Gilbert Stiennon, ami de toujours ?



Une société de gymnastique intitulée "l'aurore" a été fondée le 10 octobre 1910 à Ivoz-Ramet comme l'intitulé, nous le précise dans la photo ci-dessous.

Cette carte postale, ou photo souvenir (?) montre le groupe depuis une vue prise à l'arrière de l'église. S'agit-il d'un mouvement issu du parti ouvrier belge ? ...



MILICE DE DÉFENSE OUVRIÈRE - MDO

Le POB s'engage contre la montée des forces antidémocratiques (Mussolini, Hitler, Franco). Les Milices de défense ouvrière (MDO), créées par le Parti Ouvrier Belge, ont pour mission de préserver la démocratie et de faire barrage, par la force s'il le faut, aux milices fascistes. Je pense que Marcel s'est inscrit dès le début, à cette milice (premier défilé le 1er mai 1926). C'est dès l'arrivée de Mussolini au pouvoir en 1922 que le danger fasciste prend corps, et est identifié comme tel par le mouvement ouvrier, qui y réagit de manière ferme. Il fondera des milices de défense ouvrière pour préserver la démocratie face aux milices fascistes. Plusieurs de ses membres se porteront notamment, aux côtés des socialistes républicains espagnols, face au général et dictateur Franco.

Et à Ivoz-Ramet, comme à Flémalle-Haute avec Marcel Cools (le père d'André Cools), un groupe se forme et participe aux manifestations contre le fascisme et contre Léon Degrelle⁽⁸⁾.



Marcel Séré fait allusion à la lutte de son groupe suite à la visite de Degrelle à Ivoz-Ramet. Il est fier, de défendre la démocratie. (portrait en habit MDO)

... Ce dernier lors de son meeting au patronnage Saint Joseph, fut accueilli devant l'église par mon groupe du MDO. Degrelle et ses amis furent tabassés comme ils le méritaient ! Heureusement les gendarmes le tireront de nos mains.



Sa carte de membre, recto et verso



(8) Militant de la Jeunesse étudiante chrétienne (J.E.C.), Degrelle est nommé, en 1930, directeur d'une maison d'édition fondée par le secrétariat de l'Action catholique à Louvain sous le signe du Christ-Roi (Christus Rex). En 1932, il lance la revue Rex qui, de mensuelle, devient rapidement hebdomadaire et consacre de plus en plus de place aux problèmes politiques. Il en naît un mouvement étranger à l'action catholique, groupant croyants et incroyants. L'hiver de 1934-1935, Degrelle tient de nombreux meetings et fonde le « Front populaire Rex ». Il exploite divers scandales financiers et attaque surtout les modérés du Parti catholique. De tendance nationaliste et fasciste, le rexisme se donne pour objectif de reconstituer l'État sur la base de la famille, « autour du Roi et de la Nation » ; il respecte le particularisme provincial. Il attaque violemment les partis traditionnels « pourris » selon lui et, en 1935, il s'allie au mouvement nationaliste flamingant. Soutenu par trois hebdomadaires et deux quotidiens, le Pays réel et De Nieuwe Staat, le parti obtient un succès remarquable aux élections de 1936 : vingt et un députés et douze sénateurs. Il est vaincu aux élections partielles du 11 avril 1937, qui opposent personnellement Degrelle et Van Zeeland, chef du Parti catholique. En mai 1940, il est arrêté pour ses sympathies allemandes, déporté en France et libéré par la Wehrmacht. Il crée alors la Légion wallonne (1941) et collabore avec l'Allemagne. En 1944, la Légion devient division SS et part combattre sur le front russe. -Josiane COEKELBERGHS-CUYPERS agrégée en philosophie et lettres, professeur à l'Institut Sainte-Ursule - Encyclopædia Universalis.



Les différents groupes de la Milice de défense ouvrière défilent à Fléron
 Marcel Séré est juste derrière le drapeau suivi par son groupe d'Ivoz-Ramet qu'il dirigeait. Au dos de cette photo il a noté : « 1ères rangées Col soul Albert et ceux d'Ivoz »



Voici une photo du groupe MDO d'Ivoz-Ramet
 Marcel Séré est accroupi à l'avant plan. Coll. de l'auteur.

Si vous connaissez des noms des autres personnes figurant sur cette photo, je suis intéressé !

LA GUERRE D'ESPAGNE

De 1936 à 1939 se déroule en Espagne, une atroce guerre civile, qui en trois ans, va faire plus d'un million de morts et installer à la tête de l'État, un régime autoritaire de type « fasciste ».

Pour renverser le pouvoir légitime républicain, les rebelles dirigés par le général Franco n'hésitent pas à faire appel à leur alliés naturels: les régimes "nazi" et "fascistes" installés au Portugal, en Italie et en Allemagne. Les États démocratiques reculent devant un engagement clair et direct, en faveur de la légitimité républicaine en Espagne. Pourtant, des volontaires choisissent librement de se joindre aux républicains espagnols, pour combattre les forces fascistes dont on pressent déjà, que bientôt, elles constitueront une menace pour la liberté du monde entier.

Venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Amérique, et aussi de Belgique, ces volontaires

ont fait l'aventure des Brigades internationales.

Ce qui suit est un témoignage enregistré en 1997, par l'asbl « Les territoires de la mémoire »:

--- *"Marcel Séré (1912-2000), ancien bourgmestre d'Ivoz-Ramet, était l'un des 2.000 Belges participant à cette lutte annonciatrice du combat à mort que les démocraties allaient engager contre la peste nazie, quelques mois à peine après la victoire des rebelles franquistes. Toujours vaillant et lucide, en dépit de ses 85 ans, il tire aujourd'hui quelques leçons de cette expérience douloureuse."*

- *QU'EST-CE QUI AMÈNE, À L'ÂGE DE 25 ANS, UNE DÉCISION AUSSI GRAVE QUE L'ENGAGEMENT DANS LES BRIGADES INTERNATIONALES ?*

Toute mon enfance a été marquée par des récits de luttes ouvrières, de combats pour la liberté et la démocratie. Mes grands-parents avaient connu ces luttes, participé à ces combats, et ils ont tenu à me faire partager leurs expériences, leur enseignement.

Aussi, depuis la fin des années 20, j'avais été aux premières loges pour suivre la montée du nazisme. Je m'occupais ici, à Ivoz-Ramet, d'une petite auberge de jeunesse, où nous avons accueilli des gens qui s'étaient sauvés d'Allemagne pour, déjà, échapper aux camps de concentration. Certains de ces jeunes Allemands portaient s'engager contre Franco, parce qu'ils savaient ce que cela signifiait chez eux.

- *ET VOUS LES AVEZ SUIVIS ?*

Je ne me suis pas engagé tout de suite. A l'époque, j'avais recueilli un enfant espagnol, André Marcos, qui est d'ailleurs resté en Belgique où il habite encore, non loin d'ici. Il fallait d'abord que j'assume cette responsabilité. Mais, au vu des informations qui nous parvenaient, des discussions que je pouvais avoir, j'ai conclu qu'il fallait faire quelque chose, et je me suis engagé pour l'Espagne. Je suis parti tout seul, vers la Bidassoa (note : rivière pays basque), et j'ai participé aux opérations au sein du bataillon MEABE (note : au pays basque), première compagnie, dans les Brigades internationales. Vers la fin de la guerre, quand les Brigades ont été dissoutes, je suis revenu en Belgique, via la France.

- *POUR Y TROUVER, TRÈS VITE, L'OCCUPATION NAZIE...*

Oui. Et, tout naturellement, je me suis engagé dans la résistance, dans le réseau des milices de défense ouvrière (M.D.O.), ce qui m'a d'ailleurs valu une décoration à la Libération. On s'occupait notamment de renseignements, de sabotages, et d'une presse clandestine, dans les locaux de l'administration de Seraing.

Après la guerre, j'ai été désigné comme délégué auprès de l'administration américaine. Puis, je suis devenu bourgmestre d'Ivoz-Ramet, jusqu'en 1970. Comme responsable socialiste dans une commune de la "banlieue rouge" de Liège, j'ai donc connu la Question royale, les grandes grèves de 60, auxquelles je n'ai guère participé: c'était plus syndicaliste que politique.

- *QUEL SENS DONNEZ-VOUS AUJOURD'HUI À CE COMBAT CONTRE LES FRANQUISTES D'ABORD, LES NAZIS ENSUITE?*

C'est difficile de porter un vrai jugement sur la société d'aujourd'hui. On est parfois amèrement déçu devant le comportement indigne de certaines personnes, qui n'assument pas dignement leurs responsabilités. Mais il me semble que, quand même, la société est plus juste, qu'on doit avoir aujourd'hui plus de libertés qu'on n'en avait à l'époque.

- *ET LA RÉSURGENCE DE L'EXTRÊME-DROITE ?*

Ici-même, il me semble que ce phénomène reste encore très faible. Mais il ne faut évidemment pas que cela grandisse. Pour cela, il est nécessaire d'informer les gens, les jeunes surtout. De rappeler ce qui s'est passé en Espagne, en Allemagne, en Italie. Il faut faire réfléchir en montrant des photos, en publiant des livres, en projetant des films, en

réalisant des émissions,... Malheureusement, les gens ne s'intéressent pas toujours spontanément à ce qui se passe. Très peu s'informent du fonctionnement de la démocratie, même au niveau local. C'est dangereux.

Il est vrai que les jeunes vivent aujourd'hui une période difficile, où les valeurs peuvent paraître floues. Il faut que les responsables politiques jouent le jeu de la clarté, acceptent d'être mis à l'épreuve de leurs actes. Ainsi, je pense qu'il doit être possible de mieux lutter contre le chômage. Je constate en tous cas que, pour certaines choses, on trouve toujours de l'argent...

- QUELLES LEÇONS TIRER D'UNE LONGUE VIE DE COMBAT ?

Si tout était à refaire, je le referais, mais avec une plus grande attention pour ma femme et mes enfants, dont je ne suis peut-être pas assez occupé. La famille est pourtant la responsabilité la plus importante, c'est là que tout commence. Pour le reste, je constate qu'aujourd'hui comme hier, l'argent continue à diriger les affaires. A ce niveau, il n'y a pas eu beaucoup de progrès en 60 ans.

La seule réponse à cela, la seule véritable garantie, c'est un maximum de clarté à tous points de vue. Qu'on puisse poser toutes les questions, et qu'on y ait toutes les réponses. Publiquement. Pas de huis clos. La clarté d'abord. C'était le mot d'ordre d'Henri Barbusse, un ami de Jean Jaurès qui fut assassiné pour avoir dénoncé les causes d'une autre guerre.

Déjà ..."

Son interview à 85 ans, résume bien sa vie. Il m'a été difficile de trouver plus de renseignements sur sa participation à la guerre d'Espagne. Ce qui est certain, c'est qu'il a combattu au pays basque, certainement dans le bataillon basque appelé Meabe, on trouve sur l'internet mention de celui-ci à la guerre d'Espagne. Il répugnait à parler des horreurs, dont il avait été témoin.

Pendant, cette guerre d'Espagne, Marcel Séré et sa maman accueillent un des enfants parmi ceux recueillis par la fédération liégeoise : le 14 mai 1937, 74 enfants de Bilbao (40 garçons et 34 filles, âgés de 5 à 13 ans) arrivent à Liège, après avoir transité quelques semaines⁽⁹⁾ au home "Emile Vandervelde" à Oostduinkerke, pour se remettre des privations subies. Leur arrivée à Liège donne lieu à des scènes émouvantes et témoigne de l'élan spontané de solidarité et de générosité, que les socialistes liégeois ont eu pour les Républicains espagnols, et surtout pour les petits réfugiés. "La Wallonie" rend très bien l'atmosphère de cette journée :

"Dans la longue descente vers Liège, les 3 cars, ornés de banderoles demandant au peuple belge de se souvenir de 1914 et d'arracher les enfants espagnols à l'atroce tuerie, étaient l'objet de l'attention sympathique de la population ... A la Maison Syndicale, où les enfants devaient se restaurer, une foule énorme les attendait. Spectacle émouvant. Les femmes et les hommes pleuraient. Les gosses, qui avaient mangé en chemin à la Maison du Peuple de Bruxelles, mangèrent un repas préparé par la Populaire et la Maison Syndicale. Les camarades Gaspard (Consul d'Espagne) et A. Sainte (secrétaire de la Fédération liégeoise du P.O.B.) étaient présents. Vers 7H30, départ vers la Populaire, où les parents adoptifs attendaient. Ce fut le délire. La foule était tellement dense que le Commissaire avait dû improviser un service d'ordre". L'émotion atteint son paroxysme quand les enfants montent sur la scène au "milieu des vivats à l'Espagne, des acclamations et des embrassades par des mamans qui pleuraient à chaudes larmes" pour former un chœur et chanter l'Internationale ..."



Andres Marcos, Marcel et sa mère Decefawe Marcelle

LE SABRE D'OR DE FRANCO !

Dès sa victoire, en avril 1939, Franco exige que ces enfants réfugiés dans les familles de la région liégeoise soient renvoyés en Espagne. Marcel Séré écrit :

Là, en Espagne, ces mioches retrouvent la misère, la faim, ils ne sont pas heureux. Ils ont perdu le doux bonheur calme et paisible de notre pays (note : nous ne sommes pas encore en guerre, mais bien la France depuis septembre 1939) . Et chaque semaine, les lettres arrivent chez nous, plus poignantes les unes que les autres : "Marcel vient me chercher ..., on a faim, ...quand viendras-tu ? Puis un jour, une lettre des parents arrive, disant que l'enfant dépérit constamment : plutôt que de la voir ainsi, malgré que ce soit dur de nous en séparer, nous préférons le voir partir chez vous, car ici, nous craignons le pire ...

Marcel n'hésite plus. Il prévient ses amis de ses intentions. Ceux-ci lui énoncent les difficultés qu'il va rencontrer, qu'il risque de se faire arrêter comme "républicain" et fusillé. Qu'importe, il ira chercher Andres. Un groupe politique le charge de messages, lui dit où il trouvera certains contacts, certains appuis chez des résistants républicains, reprenons son récit :

Un triste jour de décembre, mes amis m'accompagnent à la gare ...

Paris, en guerre, occulté, est traversé dans l'obscurité. Le lendemain midi, le train arrive à Hendaye⁽¹⁰⁾, gare frontière entre la France et l'Espagne. Quelques heures d'arrêt pour visites, visa, contrôles ... Là, j'apprends que j'arrive en même temps qu'une délégation d'industriels belges, apportant, en cadeau, une épée d'or⁽¹¹⁾ à Franco ! L'affaire semble d'importance. Des gradés, douaniers officiers s'empresment autour de la délégation.

(9) LE P.O.B. LIEGEOIS ET LA GUERRE D'ESPAGNE par Linda MUSIN-FLAGOTHIER

Licenciée en histoire ULG., Conservateur à l'Institut liégeois d'Histoire sociale

(10) Hendaye est une commune du pays basque français, dans le département des Pyrénées-Atlantiques en région Nouvelle-Aquitaine. Elle est à la pointe sud-ouest de la France et la dernière ville côtière avant l'Espagne.

(11) Dans le cas belge, il importe de considérer séparément l'activité propre des C.A.U.R. et celle de la Légion Nationale, principale ligue fascisante représentée au Congrès de Montreux et à la "Commission de Coordination", les uns se voulant "italophiles" plutôt que fascistes et tentant de "ratisser large" dans le spectre politique de la droite belge, l'autre se voulant l'apôtre d'un "Ordre Nouveau spécifiquement belge et national" et glissant, au fil des mois, de l'admiration béate pour Mussolini à des réactions hostiles conditionnées par l'anti-germanisme viscéral de ses dirigeants. Par un étrange chassécroisé, les C.A.U.R. qui en 1935-36 sont les "modérés" et les "pluralistes" du philo-fascisme feront en 1939 figure de "durs", les farouches chemises bleues de la Légion de tièdes. ...

Au moment de la victoire franquiste, les anciens dirigeants belges des C.A.U.R. lancèrent l'idée d'une souscription destinée à offrir à Franco une épée d'honneur. Au premier comité exécutif, on trouvait Fraeys de Veubeke et Arnold de Looz-Corswarem des anciens C.A.U.R., Van Coppenolle du C.E.E.O.N., Arthur Metsers des Amitiés Belgo-Espagnoles, le Major Ubaghs de la Légion Nationale et le Baron Gilles de Pélichy. En très peu de temps, la direction effective du comité passa au Vicomte Terlinden, président, et à Jean Armand Meyers le dirigeant de L'Union Hispano-Belge. Les événements internationaux expliquent que c'est fort discrètement que ce dernier et Fraeys de Veubeke allèrent, fin 1939, remettre au Caudillo l'hommage de ses admirateurs belges, une épée oeuvre de l'orfèvre Van Dionant.

Après guerre, nommé à la Commission de l'Histoire de la Résistance, le Vicomte Terlinden dut démissionner sous la pression de certains, dont Pierre Clerdent, qui lui reprochaient d'avoir présidé à la souscription pour l'épée d'honneur Franco" – extraits de LA DROITE BELGE ET L'AIDE A FRANCO par Francis BALACE

Un capitaine à bérêt rouge, voit mon passeport belge, me prend pour un membre de la délégation et pendant une heure s'empresse autour de moi, plein d'amabilité, de gentillesse et fumant avec plaisir les cigarettes belges qu'à tout hasard j'avais emportées. Je les distribue autour de moi, en étudiant les lieux et en m'informant le plus possible. Les barrières sont levées, on embarque, ...

Dix jours passent. Un dévoué et hardi agent de liaison m'aide à remettre des messages et des documents à des républicains traqués et parvient même à m'introduire jusqu'au Gouverneur, où je plaide, pour pouvoir ramener Andres en Belgique. Refus ! Conciabules avec les amis espagnols. Les chances d'un passage clandestin sont minimales. La frontière est trop étroitement surveillée. L'échec signifie l'internement certain dans les geôles de Franco.

Ma décision est prise, je risque le passage en fraude. Et le début du voyage de retour commence,

Un matin dont le souvenir nous restera à jamais sinistre, à quelques centaines de mètres de la frontière française, alors que la liberté était toute proche ... nous sommes pris. Discussions, palabres, rien n'y fait. Les gardes sont de roc. Et désespéré, j'applique les derniers conseils que m'ont donnés les résistants espagnols : "Si tu es pris, n'avoue pas, ainsi tu bénéficieras du doute. Si tu avoues c'est fini, tu vas au camp." Le pire, ce sont les lettres compromettantes qui m'ont été confiées, comment m'en débarrasser avant la fouille ? Mais là au tournant ..., ce bérêt rouge ! C'est le capitaine rencontré le jour de l'arrivée. Une dernière chance à risquer. Et je crie "ho signor ! Por favor !" ... Le capitaine me reconnaît et je m'exprime, explique mon indignation d'être emmené ...

Et la chance tourne, le miracle s'accomplit. Le capitaine discute avec les gardes, les enguirlande, leur dit mon importance de délégué et surtout leur erreur... D'un geste courtois et inoubliable il nous invite à passer le pont au-dessus de la Bidassoa, à passer la frontière vers la liberté, vers un bonheur jamais autant apprécié. L'épée d'or de Franco a au moins servi à quelque chose, à nous sauver Andres et moi !

1939 - l'évacuation

C'est aux archives communales que je retrouve "cette préparation" à cette 2^{ième} guerre mondiale. Le Baron Leclercq (propriétaire de la Châtaigneraie) écrit en novembre 1939 au Secrétaire communal de l'époque, Monsieur Hansenne :

Cher Monsieur Hansenne,

Je n'ai pu rencontrer les autorités militaires compétentes qu'hier après midi, au sujet des nouvelles dispositions d'évacuation des populations et l'anomalie du problème posé à la commune de Ramet-Yvoz leur a paru évidente.

Cette anomalie provient, en bref, de ce que les autorités (civiles paraît-il) qui ont désigné la gare de Flémalle-Haute pour Ramet-Yvoz se sont basées sur l'existence du pont d'Yvoz et que les autorités militaires qui ont dû désigner les itinéraires ont tenu compte de ce que seul le pont d'Ougrée serait sûrement utilisable.

Il n'est pas question paraît-il, de débarquement de troupes, ni de sens uniques. Simplement, les ponts de Seraing et d'Yvoz pourraient être détruits.

Somme toutes, ces messieurs ont été d'accord avec moi pour en conclure que 2 hypothèses devaient être envisagées. La première est que le pont d'Yvoz existe encore et est alors utilisable et les habitants de notre commune n'ont dans cette hypothèse qu'à le traverser. C'est logique.

La seconde hypothèse est que le pont d'Yvoz, non plus celui de Seraing n'est utilisable et alors il faut faire une nouvelle étude de la question en désignant une gare d'embarquement la plus proche possible (par exemple Seraing). Le chef de la 3^e section m'a dit que cette question serait remise sur le métier sans retard et qu'il m'aviserait de la nouvelle solution. A première vue c'est par des décalages successifs des dernières agglomérations vers les gares de la rive gauche, chaque agglomération ayant le minimum possible à faire comme chemin, que le problème pourrait être résolu. Des difficultés

pourraient se présenter du fait que c'est le gouvernement provincial qui a désigné les trains attribués aux diverses communes, et qu'il y aurait lieu de procéder, pour la 2^e hypothèse, à une redistribution, mais ces difficultés me paraissent surmontables par une entente, une prise de contact, entre les éléments civils et militaire.

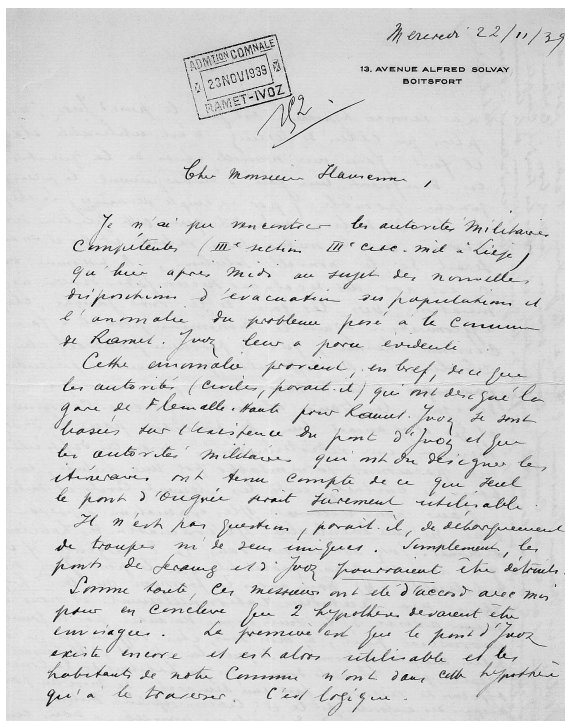
Pour nous résumer :

- 1) les évacuations à prévoir ne sont qu'une éventualité.
- 2) l'évacuation des habitants de Ramet-Yvoz est classée dans la 2^e urgence.
- 3) il y a une grosse probabilité que le pont d'Yvoz serait utilisable.
- 4) nous avons la promesse que la 2^e hypothèse sera réétudiée rationnellement et nous en serons avisés.
- 5) la suite donnée demandée par le gouvernement provincial peut, à mon sens, être différée jusqu'à plus ample informé. Il peut lui être dit, s'il faisait un rappel pour la suite donnée, qu'un habitant de la commune, officier de réserve, a fait une démarche de mise au point auprès des autorités de la 3^e circonscription militaire.

Si j'étais avisé de dispositions nouvelles, je vous en ferais part immédiatement. Faute de quoi, je repasserai pour Liège, lundi prochain après midi avant de me rendre à Ramet.

Voilà, Monsieur Hansenne, l'état de la question. Faites en part au Bourgmestre et au Conseil communal comme vous en jugez bon. Certains renseignements ont un caractère confidentiel et vous en tiendrez compte naturellement; de mon côté je n'ai parlé de la question, à personne de la commune. Cordialement
signé Leclercq

L'administration avait publié une affiche le 30 août 1939. et voici le recto de cette lettre du Baron Leclercq, écrite le 22 novembre 1939 (archives communales)



COMMUNE DE RAMET-YVOZ

A la POPULATION

Notre commune est reprise à la liste de celles dont l'évacuation **ÉVENTUELLE**, en première urgence, est envisagée.

En application des instructions de **M. le Ministre de l'Intérieur**, les **CARTES D'IDENTITÉ** de tous les habitants de Ramet-Yvoz, âgés de plus de 15 ans, belges ou étrangers, doivent recevoir un **CACHET SPÉCIAL**.

TOUTES LES CARTES D'IDENTITÉ devront donc être présentées à l'estampillage, aux bureaux communaux ouverts à cet effet, les **1 et 2 Septembre 1939**, de **8 à 12** et de **2 à 6 heures** :

Ramet et Ramioul : **HOTEL COMMUNAL** ;
Ivoz : **ECOLE D'IVOZ** - Toutefois les cartes qui ont été délivrées avant le **2 mars 1932**, doivent être présentées à l'**Hôtel communal**, exclusivement (voir date de délivrance inscrite sous la photographie).

La population est instamment priée de noter que cette mesure n'est ordonnée qu'à titre de **SIMPLE PRÉCAUTION**.

IL N'Y A AUCUN DANGER ACTUELLEMENT.

Ramet-Yvoz, le 30 août 1939

Le Bourgmestre,
T. HOUBA.

Commune de Ramet

Avis pressant à notre POPULATION

EVACUATION DES CAISSES

Nous rappelons une dernière fois à notre population, les facilités que la commune offre à chacun d'évacuer **MAINTENANT** une partie de son avoir consistant en habits - même usagés - linges, soulers, ustensiles de ménage.

Il est bien entendu que l'évacuation commune, sous notre direction, se fait aux risques et périls de chacun. Nous tenons spécialement à assurer notre population, que nous prenons toutes les dispositions possibles pour obtenir le maximum de sécurité. Nos seuls dépensés à Wevelgem, seront sous la garde de la police et de la garde civile locales et éventuellement d'un garde particulier de notre commune.

Nous avons retardé l'évacuation de quelques jours. Nous donnons ci-dessous les dernières instructions et le délai extrême d'acceptation.

Caisses

dimensions extérieures : longueur 0 m. 75 - largeur 0 m. 45 - hauteur 0 m. 55

Chaque ménage a la faculté : 1. de construire son-même, sa ou ses caisses. 2. d'utiliser une ou plusieurs caisses qu'il possède déjà, mais répondant, A PEU DE CHOSE PRES, aux dimensions demandées. 3. d'acheter une ou plusieurs caisses.

Chacun imprimera son nom et adresse sur sa ou ses nouvelles caisses.

INSTRUCTIONS

1. Pour ceux qui fabriquent eux-mêmes ou ont des caisses utilisables. Faire savoir, de SUITE, aux chefs respectifs de la G. O. T. avant le tableau ci-dessous, le nombre de caisses que chacun compte expédier - à payer en même temps les frais de transports - 14 francs par caisse.

2. Pour ceux qui achètent de nouvelles caisses. Faire savoir, DE SUITE, au même chef, le nombre en payant en même temps le prix des caisses, plus les frais de transports - 14 francs par caisse.

Il est bien entendu que ceux qui ont déjà donné leur adhésion pendant la tournée des gardes peuvent s'abstenir de se présenter à Wevelgem. Les chefs vont se présenter à leur domicile pour recueillir les prix des caisses et des frais d'expédition.

DELAÏ — Le tout dernier délai d'acceptation est fixé au

SAMEDI 10 Février à midi

Noms	Adresses	Noms	Adresses	Noms	Adresses	Noms	Adresses
M. R. Coepin	M. J. Linder	M. V. Jalet	M. M. Lathier	N. Brassine	M. G. Glasseens	M. B. Havanna	
Pl. Wauthier, 746	Grand'Rout, 967	ru. Casseron, 577	N. Roux, 434	ru. Malvoz, 674	ru. St-Léonard, 51	ru. Kamotier, 490	
					M. M. Dejaes	M. M. Dejaes	
					Roi Albert, 175	Roi Albert, 175	

PRISE de LIVRAISON des Caisses

Les caisses nouvelles seront centralisées, par quartiers, aux endroits désignés ci-dessous. Chacun prendra possession de sa commande dans les premiers jours de la semaine prochaine. La date sera affichée par quartier.

POUR LES HABITANTS DE :

Noms	Adresses	Noms	Adresses	Noms	Adresses	Noms	Adresses	Noms	Adresses
CHEZ									
Salle Ledere	Café Strack	Salle Bastin	Monsieur Lemaire	M. Ribon	M. Linsse	Biscuiterie Paquot	M. Frenne	Porche Troky	M. Jans

Le Directeur de la Protection Aérienne Passive,
Eug. FAZIUS.

Le Bourgmestre,
T. HOUBA.

Les habitants pouvaient évacuer à l'avance des habits, souliers, ustensiles de ménage, ...

Ils devaient retrouver ces caisses (à dimensions fixes), au lieu d'évacuation dont nous allons parler dans le témoignage qui suit. Les caisses avec nom et adresse des propriétaires étaient rassemblées par zone, à des endroits déterminés, comme pour les habitants de la place F. Gérard et environs ..., à la Biscuiterie Paquot ...

RÉCIT DE MARCELLE DELAY

"Je suis née en 1927, au mois de janvier. En 1939, en septembre, j'avais 12 ans et j'étais en sixième année primaire à l'école communale de Ramet. Le 1er septembre 1939, les troupes Allemandes envahissaient la Pologne. Le 3 septembre la France et le Royaume-Uni déclaraient la guerre à l'Allemagne nazie : c'était le début de la Seconde Guerre Mondiale. Mme Jacquet nous l'a annoncé d'une façon tellement grave que je m'en souviens. Elle était l'institutrice en chef des filles et M. Dalhem, l'instituteur en chef des garçons. Elle avait dessiné la carte de l'Europe avec sa craie au tableau et nous a expliqué le conflit en cours.

Nous habitions dans une maison modeste (1 pièce en haut et 1 pièce en bas) au coin de la rue de la Centenaire, et celle du Thiers de Ramet, devenue ensuite rue des Rondes haies et depuis la fusion des communes dénommée rue Waraxhe.

Le 10 mai 1940, je me souviens, nous n'avions pas de radio, mon père était parti au travail à Cockerill à la pose du matin. Ce sont les voisins sortis dans la rue qui nous ont alertés tôt ce matin là, du début de la guerre. Ils nous ont prévenus qu'il fallait évacuer. Le souvenir chez les anciens, des atrocités et les tueries des civils par les Teutons en 1914-18 étaient encore dans toutes les mémoires. En plus, on nous a prévenus que le pont d'Engis allait être détruit vers 15 heures.

Ma mère était bouleversée, d'autant plus qu'elle n'était pas en bonne santé et que mon père n'était pas là ! J'ai vu les avions survoler la Meuse et le fort de Flémalle. Finalement nous sommes allés chez la tante Alice à Engis; mon père nous a rejoints là-bas. Je ne sais plus comment il avait été prévenu. Nous avons soupé puis nous sommes partis vers la Flandre car nous devons nous rendre près de la frontière française. Il y avait apparemment des arrangements entre les communes pour conduire des vivres là-bas et pour Ramet c'était le transporteur Lecocq qui s'était chargé des caisses.

Bien que nous possédions 2 vélos, nous allions, principalement, à pieds; mon frère 2 ans plus jeune que moi, et ma mère n'en avaient pas ! Ainsi quand c'était possible, mon père prenait ma mère sur son cadre et moi je faisais de même pour mon frère. Ce n'était pas facile et la plupart du temps nous marchions. Nous avons suivi la file des gens qui se rendaient vers Wervicq.

Que de monde en chemin ... Nous avons marché, marché, je crois que on ne s'arrêtait pas de peur d'être rejoints par les troupes allemandes. Pendant plusieurs jours, nous avons dormi en chemin un peu partout. Une fois, nous avons pu dormir dans une ferme, dans la paille de la grange. Le fermier, quelle que soit sa raison, nous y avait enfermés.

Mon père était en colère, il craignait d'être pris dans un incendie suite aux bombardements. Au lever du jour, mon père a demandé du lait pour les deux enfants, il était tellement mauvais, caillé..., que nous n'en voulions pas et c'est mon père finalement qui a bu le lait. ... On n'avait pas encore compris ce que c'était d'avoir faim.

Mais malheureusement, c'est venu en son temps. Une fois, mon père nous a laissés dans une prairie sur le côté de la route et nous a demandé d'attendre. Il est parti rechercher ma mère restée à l'arrière, elle était faible et n'était pas capable de suivre le rythme. Nous avançons, en colonnes, au milieu d'autres réfugiés. Puis, nous avons vu les bombardements à l'arrière, où nous venions de passer. Je crois que ce moment seul avec mon frère est un des pire de ma vie. Ils sont arrivés et notre soulagement a été immense. En cours de route, changement d'avis de mon père, trop de monde allait à Wervicq. Alors il décide de se diriger directement sur la France et nous avons marché jusque Saint-Quentin. (Note : c'est à 235 kms d'Ivoz-Ramet)

La-bas, nous avons été rejoints par les Allemands. A ce moment, on n'avait rien, ni à manger ni à boire. Une anecdote dont je me souviens: mon père avait envoyé ma mère dans un café, ce qu'elle n'aimait pas, pour essayer de trouver de la nourriture. Ma mère revient en disant il n'y a qu'un dernier saucisson mais à l'ail, alors elle ne l'a pas pris. Mon père était fâché. Nous avons pris le chemin du retour. Il y avait des cadavres dans les fossés, suite aux bombardements.

Je vois encore l'homme au volant de sa voiture avec un trou dans la tête, certainement dû à un éclat. C'est des scènes que

l'on n'oublie jamais. Je ne sais plus comment on a fait pour revenir sans pratiquement manger ! Nous avons traversé un village qui de loin avait l'air paisible mais malheureusement il était plein de boches. Nous avons dormi dans une maison ouverte aux quatre vents, les portes étaient béantes un peu partout, certainement ces maisons avaient été fouillées par les soldats. Dans celle où nous nous abritons, un Allemand est entré avec un pistolet et une gourde. Il a braqué son arme sur le tête de mon père et l'a fait descendre dans la cave. Mon père a avoué qu'il avait eu très peur. Heureusement le militaire ne voulait qu'une boisson qui se trouvait dans un tonneau. Je ne sais plus ce que c'était. Sur le chemin nous avons vu des vélos abandonnés et mon père a dit à mon frère d'en prendre un. Nous avons alors été plus vite pour le retour. Notre maison était restée telle qu'à notre départ et les voisins (ceux qui étaient restés) n'avaient pas souffert du début de la guerre. Dans la précipitation du départ, nous avons oublié d'ouvrir la cage aux lapins. L'un était mort et l'autre bien maigre. On lui a donné des herbes, un peu à la fois. Pendant cette guerre, nous avons bien dû manger ce qui se présentait. Heureusement mon père tenait un grand potager ...

Mais je me souviens quand même du pain « gris » de chez Robyns, boulangerie située dans une maison au pied « du jeu » à Ivoz. Des maisons dans le prolongement de la route de France qui ont été démolies par après. J'ai, avec les femmes des Thiers, été glaner dans les champs après le passage du fermier pour la récolte. On allait parfois loin, à pieds, même jusque Clavier, on n'en pouvait plus. Nous ramassions des pommes de terre, des épis d'avoine et de froment. Notre voisin d'en face Eugène Crépin avait une machine pour moudre et cette farine a été bien utile. Dès le retour à la maison, mon père a retravaillé à l'usine de Cockerill.

Après mes 15 ans, presque 16, j'ai dû également travailler. C'était à la biscuiterie Paquot, ce qui a aidé un peu mes parents financièrement mais ce travail m'a laissé de mauvais souvenirs. On travaillait à la chaîne et les jeunes, debout, « ramassaient » les biscottes, les deux mains en même temps. Ces biscottes sortaient du four sur un tapis porteur. Ramasser, en vitesse, les biscottes abîmait le bout des doigts. Il fallait mettre des papiers collants sur le bout des doigts pour empêcher les saignements. C'était pénible surtout quand mes doigts étaient tendres après avoir fait la lessive. La machine était en panne et pas moyen de la réparer alors tout se faisait à la main. Cela se passait avant ma pose de l'après midi. Mais je devais aussi lessiver après ma pose du matin. Ma mère était malheureusement bien malade avec des crises d'asthme et comme j'étais la fille de la maison...

En me levant vers 5h du matin, je devais tout d'abord allumer le feu, me laver et manger. Les femmes qui travaillaient à la biscuiterie passaient devant la maison et criaient « allez Marcelle ». Comme on n'avait qu'un réveil, je devais le régler sur l'heure de mon père avant d'aller travailler. Tout cela prenait du temps. Descendre la rue dans le noir absolu me flanquait la frousse et comme les autres femmes ne m'attendaient pas... Pour moi, jeune fille, la pose du matin était une hantise d'autant plus qu'une fois je me suis presque trébuchée sur une « saoulée », un homme qui avait passé la nuit à boire et était couché sur le chemin. Imaginez qu'à la biscuiterie il était interdit de prendre ne serait-ce qu'une biscotte, d'ailleurs on nous fouillait périodiquement. Après la première journée de travail je n'ai pas voulu y retourner le lendemain, j'étais trop fatiguée et dégoutée. Heureusement finalement, parce que ce jour là les Allemands ont effectué une rafle à la biscuiterie et des femmes ont dû les suivre...

J'y suis retournée le troisième jour en disant que j'avais été malade le jour précédent. Je n'ai plus arrêté de travailler pendant un an. Il le fallait bien, malgré les conditions pénibles. C'est là que j'ai rencontré mon futur époux qui était dans la résistance. Je me suis mariée en décembre 1943. Nous avons vécu 57 ans ensemble."

Notes : Il y a des années que nous demandions son témoignage et finalement elle a accepté. Il a été oral et avec mon épouse, nous l'avons écrit directement, au fur et à mesure de son récit. Par après, on lui a montré le texte pour corrections éventuelles ... Marcelle Delay à épousé Marcel Séré en 1943. Elle est décédée en 2016.

A SUIVRE

2e partie : Autour de Marcel Séré - La commune en guerre !

